

KENJI UEDA

LETTRES
DE LA
PAPETERIE
DE GINZA



NAMI



Cachée dans un recoin de l'élégant quartier de Ginza, la Papeterie Shihodo, renommée pour son choix extraordinaire d'articles de grande qualité, enchantera tous ceux qui en passent la porte, néophytes comme connaisseurs. Ken Takarada, le chaleureux propriétaire, a su créer un havre de paix au milieu de la frénésie tokyoïte. Et quand ses clients ont besoin d'échapper aux tourments de leur vie quotidienne, il les encourage à couver leurs émotions sur le papier. Étudiante harcelée par ses camarades, employé terrifié par l'imminence de la retraite ou parents confrontés au départ à l'étranger de leur fille unique... Quelques lignes leur suffisent pour prendre du recul, renouer avec leurs désirs les plus profonds et, grâce au pouvoir de l'écriture, s'ouvrir à de nouveaux horizons.

Dans ce roman choral délicat, Kenji Ueda nous offre un hymne au pouvoir de l'écriture, emmené par l'énigmatique propriétaire de la papeterie, Ken Takarada.

.....

Né à Tokyo en 1969, Kenji Ueda est un romancier japonais qui insuffle avec finesse un charme envoûtant aux objets les plus simples. *La Papeterie de Ginza*, son premier roman traduit en français, a rencontré un tel succès qu'il est devenu une série en plusieurs tomes et est en cours de traduction dans quinze langues.

Traduit du japonais par Nina Le Flohic

ISBN : 978-2-493816-99-3

20 euros

Prix TTC France



9 782493 816993

Rayon : Littérature étrangère
Design : Caroline Gioux
Illustration : © Anna Morrison





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LETTRES DE LA PAPETERIE
DE GINZA

Du même auteur, aux éditions Nami :
La Papeterie de Ginza, 2024

Titre original : 銀座「四宝堂」文房具店2 (GINZA SHIHODO BUNBOGUTEN Vol. 2)

Copyright © Kenji Ueda, 2026

Tous droits réservés.

Publié pour la première fois au Japon par SHOGAKUKAN.

Les droits de traduction en langue française ont été négociés avec SHOGAKUKAN par l'intermédiaire de Emily Books Agency, LTD. et CASANOVAS & LYNCH LITERARY AGENCY S.L.

Traduit du japonais par Nina Le Flohic

Cette œuvre est une fiction, tous les personnages, organisations et événements décrits sont nés de l'imagination de l'auteur.

Le poème *Cirque*, repris p. 70, a été traduit par Yves-Marie Allioux dans Nakahara Chuya, « Poèmes », paru chez P. Picquier en 2005.

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-99-3

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kenji Ueda

LETTRES
DE LA PAPETERIE
DE GINZA

Roman

Traduit du japonais par Nina Le Flohic

NA
MI

Le carnet de poche

— **T**U SAIS, RIEN N'EST ENCORE FAIT, mais on m'a proposé d'écrire un livre, a soudain annoncé ma femme alors que nous commençons à dîner.

— Ah oui ?

J'étais moi-même étonné de ne pas exprimer davantage de joie à cette nouvelle.

— J'ai été contactée par un responsable éditorial. Il a lu ma contribution dans le journal municipal et il me propose d'écrire un ouvrage sur l'éducation nutritionnelle.

Elle ne semblait pas vraiment troublée par la froideur de ma réaction. Sans doute était-elle habituée à obtenir pour seule réponse des « Ah » et des « Hum » de ma part. J'ai soupiré intérieurement à cette pensée.

Mon épouse travaillait depuis longtemps comme cuisinière et nutritionniste dans une crèche. Elle participait aussi

activement, et ce depuis plusieurs années, à la « commission pour la réforme des cantines scolaires », lancée par le maire de notre ville. Récemment, plusieurs personnes l'auraient même incitée à se présenter aux élections pour devenir membre du conseil municipal.

Pour ma part, je venais d'atteindre l'année précédente la limite d'âge pour le poste que j'occupais au sein de l'entreprise de transport où j'avais toujours travaillé. J'étais passé à celui de « superviseur » : mon rôle était de former les plus jeunes aux mesures de sécurité. J'avais mal vécu ce changement. Avec tous les employés que j'avais eus sous mes ordres, laisser derrière moi l'autorité et le budget dont je disposais jusqu'alors n'avait pas été facile.

Comparée à ma propre carrière, qui déclinait peu à peu comme un coucher de soleil, celle de ma femme semblait au contraire briller de plus en plus fort, à mesure qu'elle prenait de l'âge. J'étais tout de même choqué de voir que j'étais sincèrement incapable de me réjouir pour elle. Quelle bassesse !

— Ça s'est décidé au dernier moment, mais apparemment cette personne va venir exprès de Tokyo pour me rencontrer. Elle m'a proposé que l'on discute de ce projet autour d'un repas. Ça ne te dérange pas si je m'absente demain soir ?

— Hum, d'accord.

J'étais à deux doigts de lui demander si ce « responsable éditorial » était une femme ou un homme. Mais je me suis retenu. Faire preuve de jalouse à mon âge, ça n'arrangerait pas mon cas.

— Merci pour le repas. Je vais aller prendre mon bain avant toi, me suis-je excusé en quittant la salle à manger.

Je me suis brièvement lavé et j'ai plongé mon corps dans l'eau chaude. Un énorme soupir m'a aussitôt échappé. La perspective de notre voyage à Tokyo, prévu pour la semaine suivante, me déprimait. Voyager ensemble dans ces conditions, était-ce vraiment une bonne idée ? Je craignais une dispute... Auquel cas tout serait gâché. De sombres pensées passaient et repassaient sans cesse dans mon esprit.

— C'est là-bas, non ? m'a demandé ma femme en m'indiquant une boîte aux lettres du doigt.

Cette dernière était toute ronde, comme on n'en voit presque plus. Sa couleur vermillon contrastait joliment avec le vert des saules, dont les branches se balançaient au gré du vent.

J'ai déplié la carte qu'on nous avait donnée dans le restaurant de cuisine occidentale où nous avions mangé.

— On dirait bien. Apparemment, la boutique s'appelle « Shihodo ».

Plus nous nous rapprochions de la façade en pierre, plus nous sentions émaner toute sa prestance. Elle avait l'aura typique des anciennes boutiques du quartier.

— Il n'y a pas à dire, on est bien à Ginza ! Tu crois que ça va aller ? Pour une première visite...

Mon épouse semblait inquiète.

— C'est vrai. Bah, après tout, on n'y est pour rien. C'est Kotomi qui nous a dit de venir ici.

De l'autre côté de la route, une porte vitrée à double battant nous attendait derrière sa petite marche en pierre. Agrémentée de renforts en laiton qui faisaient aussi office de décorations, cette grande porte avait été si bien nettoyée qu'elle brillait

de mille feux. On aurait presque dit un miroir. Des lettres dorées inscrites en son centre indiquaient « Shihodo ».

— Dis, je ne suis pas un peu rouge ? ai-je demandé à mon épouse en observant mon reflet dans la porte.

— Un petit peu... mais comparé à cette boîte aux lettres, ça va ! Ne t'en fais donc pas.

Nous nous étions seulement partagé une bière au restaurant, mais je n'avais pas l'habitude de boire de l'alcool en milieu de journée, qui plus est en pleine semaine. Je me sentais légèrement ivre. C'était aussi ma toute première visite touristique de Ginza et peut-être étais-je simplement grisé par l'ambiance du quartier.

J'ai poussé la porte, et nous sommes entrés dans la boutique. Une douce odeur m'a aussitôt enveloppé. Ce devait être de l'encens, mais j'étais bien incapable de mettre un nom sur cette senteur. Elle avait en tout cas un aspect rafraîchissant, un peu comme l'odeur d'une forêt.

La pièce était haute de plafond et très lumineuse. Les rayons du soleil, qui entraient par les grandes fenêtres situées côté rue, se reflétaient sur les murs blancs. La distance entre les étagères en bois semblait avoir été parfaitement calculée, de sorte que les différents articles étaient tous bien rangés, de manière méthodique. Même pour quelqu'un comme moi, qui n'avais aucun intérêt particulier pour la papeterie, l'arrangement de l'espace donnait envie de prendre le temps de tout regarder avec attention.

Soudain, une voix a résonné depuis le fond du magasin.

— Bienvenue !

Le propriétaire des lieux semblait s'être rendu compte de notre présence. Sa voix était claire et assurée, sans être

pressante pour autant. Elle avait la chaleur accueillante du jeune frère d'un ami, chez qui nous viendrions passer un agréable moment.

— Bonjour, a répondu ma femme en s'inclinant légèrement.

Elle m'impressionnait toujours, à ne jamais se laisser déstabiliser quelles que soient les circonstances.

— Vous êtes monsieur et madame Chida ? Je vous attendais.

Une fois arrivé à notre hauteur, le jeune homme s'est profondément incliné. Sa tenue était des plus ordinaires : une chemise bleu clair, une cravate bleu marine, un pantalon gris et des chaussures lacées en cuir noir. Pourtant, je ne saurais dire si cela venait de la qualité de ses vêtements ou parce que l'ensemble de sa tenue était parfaitement ajusté, mais il dégageait un réel raffinement.

— Ken Takarada, gérant de la Papeterie Shihodo. Je suis enchanté de faire votre connaissance, a-t-il annoncé en me tendant sa carte de visite.

On aurait dit qu'elle était apparue dans ses mains comme par magie. J'ai compris au premier coup d'œil qu'elle avait été imprimée sur un papier traditionnel japonais de très haute qualité. Chaque caractère avait une certaine profondeur ; la police utilisée devait être un peu ancienne.

— Mon nom est Chida. Je n'ai pas emporté de cartes de visite avec moi aujourd'hui, je suis désolé.

Comprenant ma gêne, M. Takarada s'est empressé de secouer la tête.

— Ne vous en faites pas ! En réalité, il y a une ancienne presse typographique au sous-sol. Elle est longtemps restée inutilisable, mais j'ai récemment trouvé quelqu'un capable

de faire sa révision et de la remettre en état de marche. J'en suis si heureux qu'à chaque nouvelle rencontre, je ne peux pas m'empêcher de distribuer l'une des cartes de visite imprimées à l'aide de cette presse.

Pendant que M. Takarada nous racontait son histoire, ma femme avait à son tour préparé une carte de visite. J'étais surpris de la voir sortir un porte-cartes de son sac à main.

— Miho Chida, a-t-elle annoncé. Comme j'utilise ces cartes dans le cadre de mon travail, elles sont restées à mon nom de jeune fille.

— Tu en gardes toujours sur toi, même pendant tes jours de congé ? lui ai-je fait remarquer.

— Bien sûr. Je dois pouvoir échanger mes coordonnées si je tombe par hasard sur un fournisseur intéressant. Alors je fais attention à garder assez de cartes de visite dans mon sac.

Je vois... Nous sommes si différents, ai-je pensé en mon for intérieur. De toute façon, mes cartes actuelles n'avaient rien de reluisant et je n'avais pas spécialement envie de les montrer.

— Nous avons été envoyés ici par notre fille, mais... me suis-je enfin décidé à expliquer en rangeant la carte dans ma poche.

— Oui, je suis au courant. Elle m'a confié quelque chose pour vous. Si vous voulez bien me suivre, a-t-il annoncé en nous guidant vers le fond du magasin.

Sa démarche, très gracieuse, me faisait penser à celle des acteurs de kabuki que nous avions vus la veille.

Une fois derrière la caisse, M. Takarada a ouvert un tiroir. Il en a sorti une toute petite enveloppe, comme nous n'arrêtons pas d'en recevoir depuis notre arrivée à Tokyo.

— ... Et voici, a-t-il ajouté en me la tendant.

Il a ensuite pris une paire de ciseaux.

— N'hésitez pas à vous en servir.

Je l'ai remercié, puis j'ai ouvert l'enveloppe. Celle-ci renfermait une petite carte de vocabulaire, pas plus grande qu'une carte de visite.

— C'est encore une de ces cartes, ai-je fait remarquer en me tournant vers ma femme.

— Je vois ça. Et alors, qu'est-ce qui est écrit ?

Je lui ai tendu la carte en silence. Ma paire de lunettes de lecture était rangée dans la poche intérieure de ma veste.

Le dîner vous a-t-il plu ? J'espère en tout cas que vous avez passé un agréable moment... Une salade accompagnée d'un consommé, des crevettes frites et du riz Hayashi. Tout ce qu'il y a de plus classique pour un restaurant de cuisine occidentale, mais n'avez-vous pas trouvé cela meilleur que d'habitude ? J'ai été vraiment surprise, la première fois que je suis allée y manger.

— Elle a raison... ai-je laissé échapper.

Ma femme a acquiescé.

— C'est vrai. Sans être épicé, le goût était à la fois léger et relevé. Et puis tout se mangeait sans faim, malgré les quantités satisfaisantes.

La description de mon épouse, qui travaillait dans le monde de la restauration, était tout à fait pertinente.

— Oui. Les senteurs des plats étaient, elles aussi, un peu différentes.

En regardant mieux, il y avait une deuxième carte dans l'enveloppe.

La Papeterie Shihodo est un lieu que j'aime énormément. Au premier étage, il y a une salle qui accueille des ateliers de toutes sortes : estampe, gravure de sceaux, etc. Aujourd'hui, elle vous est entièrement réservée. Je vous invite à y monter. Vous trouverez la suite de mes instructions là-haut.

Les deux cartes avaient été rédigées avec beaucoup de soin.

— L'encre de celle-ci est encore un peu différente, a soudain fait remarquer ma femme.

— Oui, on dirait une sorte de bleu foncé un peu grisâtre. Je n'ai pas l'impression d'avoir souvent vu cette couleur auparavant.

— Je ne compte même plus le nombre de cartes que l'on a reçues depuis hier, tellement il y en a... Pourtant, elles ont toutes été rédigées avec une couleur différente.

— Effectivement. Et puis, le tracé et la manière dont l'encre réagit avec le papier changent aussi à chaque fois.

J'ai sorti de ma veste un carnet de vocabulaire relié par un anneau métallique. Au toucher, la couverture ressemblait à du cuir et l'anneau avait l'air d'être en laiton.

M. Takarada a affiché un sourire plein de tendresse en me regardant tourner une à une les cartes reliées.

— Toutes ces teintes sont magnifiques, n'est-ce pas ? Votre fille participe aux cours de combinaison des couleurs qui ont lieu à l'étage. Elle a donc composé elle-même toutes les encres de ces cartes, en fonction de leur contenu.

— C'est vrai ?!

Depuis quand pouvait-elle bien s'intéresser à ce genre d'activité...

— Tu étais au courant ? ai-je demandé à ma femme.

— Pas du tout. Mais ça lui correspond bien. Elle a toujours aimé faire attention aux moindres détails. Maintenant que j'y repense, elle m'a confié avoir acheté un stylo peu commun... Une plume en verre, ou quelque chose comme ça, m'a-t-elle répondu en feuilletant à son tour le carnet de vocabulaire.

— Je vois... Non seulement les encres utilisées sont uniques, mais en plus le carnet est très raffiné, ai-je ajouté.

M. Takarada a vivement acquiescé.

— Ce carnet, c'est le « Card Memo » de la marque Reimeï Fujii. Comme vous pouvez le constater, son nom est tout simple. Il a été conçu pour convenir à une clientèle adulte. La couverture, qui fait penser à du cuir, est en réalité fabriquée dans un papier spécial mélangé à du latex, ce qui la rend très résistante : elle ne se plie pas facilement et résiste à l'eau. Votre fille me l'a commandé, mais depuis peu, ce produit peine à arriver dans les délais normaux – la production en usine a peut-être baissé – et j'ai craint, jusqu'au dernier moment, qu'il n'arrive pas à temps.

— Oh ! Nous vous avons causé bien du souci... Merci beaucoup, a réagi ma femme.

— Non, ce n'est rien ! Votre fille est une cliente fidèle et je lui en suis très reconnaissant. C'est plutôt à moi de vous remercier, a répondu M. Takarada en nous gratifiant de son plus beau salut. Au fait, n'êtes-vous pas censés monter au premier étage de la papeterie ?

— Oui, en effet.

Ressortant de derrière son comptoir, M. Takarada nous a indiqué le fond du magasin.

— Si vous voulez bien me suivre. Ce sera par ici.

Nous lui avons emboîté le pas. Il s'est soudain arrêté, comme s'il s'était souvenu de quelque chose.

— À ce propos... a-t-il dit en se tournant vers les étagères de droite. Tous les carnets de vocabulaire sont rangés ici. Avec les smartphones et leurs nouvelles applications, de moins en moins de personnes les utilisent.

— Vous avez malgré tout un large éventail de choix !

En comptant toutes les variétés de couleur et de taille, il y avait à première vue plus d'une centaine de modèles différents.

— Oui, j'ai un peu l'esprit de contradiction. De savoir qu'un produit est de moins en moins utilisé, cela me donne au contraire envie de le mettre en avant ! Et puis, en matière de personnalisation, le papier aura toujours une longueur d'avance sur l'informatique. C'est pour ça que les carnets de vocabulaire reliés par un anneau restent très populaires auprès de ma clientèle.

— Ah... ai-je simplement répondu, toujours aussi taciturne.

— Celui-ci, nommé « Cartes de vocabulaire » est de la même marque, Reimei Fujii, que votre « Card Memo ».

À cet instant, ma femme a laissé échapper un petit rire.

— C'est peut-être impoli de dire ça, mais entre le « Card Memo » et les « Cartes de vocabulaire », ces produits ont des noms vraiment très basiques !

— Ne vous inquiétez pas, je suis tout à fait d'accord avec vous. Il y a en réalité beaucoup de produits de cette marque dont on se demande comment ils arrivent à se vendre avec des noms pareils. Cependant, l'ingéniosité dont ils font preuve force le respect. Par exemple, ces « Cartes de vocabulaire » sont munies d'intercalaires transparents rouges et verts qui permettent de cacher les mots inscrits au marqueur.

Lorsque j'étais encore étudiant, j'avais déjà vu ce type de feuilles transparentes rouges, censées nous aider pour les révisions. Les insérer dans un carnet de vocabulaire... ce n'était pourtant pas grand-chose, mais il fallait y penser.

— C'est génial ! Celui qui l'a conçu est vraiment intelligent. Quelle bonne idée !

M. Takarada a d'abord eu l'air surpris face à la réaction de mon épouse, puis il a affiché un grand sourire.

— Ne le prenez surtout pas mal, mais vous êtes bien la mère de Mlle Kotomi ! Elle a eu exactement la même réaction lorsque je lui ai présenté ce carnet. Kotomi a elle aussi fait remarquer que le concepteur était « intelligent ». Les personnes comme vous, capables de regarder en face les bons côtés des autres et de les reconnaître en toute honnêteté ne courront malheureusement pas les rues.

— Merci beaucoup. Je pense que j'ai bien réussi son éducation en ce qui concerne la sensibilité. Pour le reste... Nous avons été maladroits à bien des égards et elle a dû en souffrir.

Elle m'avait jeté un coup d'œil lourd de sens au mot de « maladroit ». Je voyais bien de quoi elle voulait parler... Mais je n'avais moi-même jamais eu envie que notre enfant me ressemble là-dessus.

— Veuillez me pardonner, j'ai la fâcheuse tendance à partir dans des digressions. Je vais vous conduire à l'étage. Si vous voulez bien me suivre, a-t-il annoncé en se remettant en route.

Le mur du fond était percé d'un escalier. M. Takarada a poussé sur le côté une pancarte indiquant « L'atelier du jour est terminé ».

— Les marches sont un peu raides, faites attention.

Nous avons fini par arriver au premier étage. La taille de cette pièce devait être à peu près la même qu'au rez-de-chaussée, mais comme elle était très peu meublée, elle me semblait bien plus vaste.

Il y avait une première table à l'entrée, un peu plus grande que celles utilisées dans les salles de réunion. Une rangée de tables similaires s'étendait derrière elle, jusqu'au fond de la pièce.

Une petite enveloppe était posée sur l'une d'elles. En la prenant, j'ai vu qu'elle n'était pas scellée. Le rabat était simplement plié.

Tandis que nous la regardions avec attention, M. Takarada a repris la parole.

— Voilà, mon rôle s'arrête ici. La salle est à vous jusqu'à la fermeture du magasin. Surtout, faites comme chez vous et prenez tout votre temps.

— Heu, qu'est-ce que tout cela signifie ? n'ai-je pas pu m'empêcher de demander.

— Vous trouverez plus de détails dans l'enveloppe, a-t-il répondu avec un sourire bienveillant. Les toilettes sont par ici. Et n'hésitez pas à retirer vos chaussures pour aller vous reposer dans l'espace à tatamis, lorsque vous vous sentirez fatigués. Vous trouverez du thé sur la table. Une Thermos de café vous attend sur le bureau du fond ; celui-ci provient d'un salon de thé du quartier. N'hésitez surtout pas à en boire autant que vous le souhaitez. Sur ce, je vais redescendre à la boutique. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Je ne sais comment vous remercier pour toutes ces petites attentions... a dit ma femme avec tact.

Je me suis incliné en même temps qu'elle.

— Non, ce n'est vraiment rien. Je vous souhaite un agréable moment.

Et sur ces entrefaites, M. Takarada a disparu sans un bruit dans l'escalier.

Tout avait commencé en novembre de l'année dernière. Alors que nous étions en train de prendre notre petit déjeuner à l'heure habituelle, ma femme avait reçu sur son portable un message de Kotomi. Notre fille allait venir passer le week-end à la maison.

Comme nous partions tous les deux au travail un peu après 6 heures, nous déjeunions toujours vers 5 heures et c'était bien la première fois que nous recevions un message de Kotomi à une heure aussi matinale.

Ça allait bientôt faire dix ans que notre fille avait quitté le foyer pour emménager à Tokyo, afin de poursuivre ses études à l'université. Au début, elle revenait à la maison dès qu'elle le pouvait. Mais une fois entrée dans la vie active, elle s'était sans doute retrouvée trop occupée et ne venait plus que quelques jours aux alentours du Nouvel An. Une habitude qui avait, à son tour, pris fin au cours de ces dernières années.

Les premiers temps, elle nous appelait absolument tous les jours, en prenant pour excuse des questions futiles comme : « Dis, les pulls, ça peut se laver en machine ? » ou bien « Je prépare un *nikujaga* mais, c'est vraiment obligé de mettre du *mirin* ? Je ne peux pas le remplacer par du sucre ? »

Avec Internet, il ne lui aurait pas été difficile de trouver par elle-même les réponses à ces questions.

« Ah, elle m'embête... Je l'ai trop couvée, c'est pour ça. Elle ne sait rien faire toute seule », se plaignait alors ma femme.

Tout en elle indiquait pourtant son bonheur d'être sollicitée par notre fille.

Ces coups de fil étaient devenus de plus en plus rares, passant d'une fois par semaine à une fois toutes les deux semaines, puis à une fois par mois. Maintenant, elle n'appelait plus que très rarement.

À la place, Kotomi s'était mise à envoyer des photographies et de courts messages sur le portable de sa mère, mais ils arrivaient toujours très tard le soir, nous laissant supposer que son rythme de vie était bien différent du nôtre. Et puis, un beau jour, même ces messages s'étaient faits rares.

Kotomi était fille unique. Ma femme l'avait chérie de toutes ses forces et les deux s'entendaient aussi bien que des sœurs. Elle devait se sentir bien seule sans Kotomi, mais elle ne laissait rien paraître. Elle souriait toujours en disant « Si elle ne rentre pas, c'est qu'elle se plaît bien à Tokyo ! » ou encore « Si elle nous contacte moins, c'est qu'elle a trouvé des personnes avec qui discuter là-bas ».

C'est pourquoi il m'était si dur de concevoir que Kotomi allait soudain venir à la maison, sans raison apparente.

— Qu'est-ce qu'il a bien pu se passer ? Tu crois qu'elle a des soucis de santé ? ai-je demandé à mon épouse.

— Quelle idée ! Si c'était le cas, pourquoi elle n'irait pas simplement se faire examiner dans un hôpital de Tokyo ?

Sa réponse sèche m'avait un peu énervé.

— Et donc, c'est quoi selon toi ? Elle n'est jamais revenue ici au mois de novembre... Elle doit vouloir nous parler d'un problème quelconque. Elle a peut-être des soucis au travail, ou bien elle réfléchit à changer d'emploi...

— Pourquoi se tournerait-elle vers nous pour parler de son métier ? Franchement, ça lui servirait à quoi ? Elle travaille avec des pays étrangers et utilise l'anglais pour ses échanges professionnels. Je ne vois pas quels conseils nous pourrions lui donner, si ce n'est de lui souhaiter « Bon courage ». Elle le sait très bien.

Sa repartie m'avait coupé le sifflet.

— Dans ce cas, quelle est ton hypothèse ? avais-je fini par demander.

Mon épouse m'avait jeté un regard à la dérobée, avant de soupirer avec un air indigné.

— Ça... Je n'en sais rien. Mais c'est inutile de trop y réfléchir, nous ne sommes pas dans sa tête. En tout cas, ce week-end, nous prendrons pour la première fois depuis longtemps le repas du soir en famille, tous les trois ! Alors s'il te plaît, essaie de rentrer plus tôt que d'habitude. Allez, je suis désolée mais sur ce, il faut que j'y aille.

Soudain seul, j'avais gardé en tête un long moment l'expression indignée de ma femme. J'essayais de comprendre sa réaction, mais je n'y parvenais pas.

— C'est prêt ! avait lancé ma femme.

— J'arrive !

La voix de Kotomi nous était parvenue depuis sa chambre et le bruit de ses chaussons s'était aussitôt mis à résonner dans le couloir. *Ça fait si longtemps que je n'ai pas entendu ce claquement*, m'étais-je dit en prenant place sur ma chaise habituelle.

Une bouteille de bière était posée au milieu de la table. La plupart du temps, nous ne buvions que de la bière en canette, mais pour les occasions un peu spéciales ma femme

se procurait de la bière en bouteille. Les familles aisées devaient plutôt opter pour du vin ou du champagne, mais nous avions, nous, toujours préféré la bière. En voyant cette bouteille, j'avais simplement pensé que ma femme devait être vraiment heureuse de voir Kotomi à la maison.

Notre fille avait pris place à ma droite. D'habitude, elle se mettait à l'aise sitôt arrivée à la maison, troquant sa tenue du jour pour son survêtement de sport du lycée. Pourtant, cette fois-ci, elle avait gardé la robe et le cardigan dans lesquels elle était arrivée de Tokyo.

— Comment tu vas faire si tu salis tes vêtements ? Pourquoi ne vas-tu pas te changer ? lui avais-je fait remarquer en m'appétant à décapsuler la bouteille.

— Attends un peu, m'avait-elle interrompu. Maman, tu veux bien t'asseoir toi aussi, s'il te plaît ?

Ma femme avait obéi en silence. Kotomi s'était remise bien droite.

— Avant le repas, je dois vous parler de quelque chose.

J'avais levé les yeux vers ma femme. Son visage était baissé, le regard fixé sur ses mains.

— Qu'est-ce que c'est ? Viens-en au fait...

Kotomi avait simplement hoché la tête et laissé quelques secondes s'écouler.

— En fait... Je vais me marier.

— Quoi ?

Elle nous avait ensuite parlé de son futur époux et de leur projet de déménager bientôt à l'étranger. C'était beaucoup trop soudain, et je n'avais pas encore totalement réalisé.

— Nous avons décidé de procéder à l'enregistrement d'état civil, sans organiser de repas de mariage et autres échanges de

cadeaux. Nous avons par ailleurs prévu de quitter le Japon en juillet de l'année prochaine. Avec la distance, je n'aurais sûrement plus autant l'occasion de revenir ici, comme je l'ai fait aujourd'hui. C'est pour ça que demain, j'aimerais aller me recueillir au cimetière et dire au revoir à grand-père et grand-mère.

La bouteille de bière, face à moi, dégoulinait de condensation ; elle avait dû tiédir. Elle serait moins bonne, mais de toute façon j'avais perdu toute envie de la boire.

— Chéri, tu pourrais dire quelque chose... m'avait alors fait remarquer ma femme.

— Euh... Félicitations, avais-je réussi à annoncer tant bien que mal.

Ces « félicitations » n'avaient absolument rien de spontané.

— Merci... Papa, je craignais que tu ne t'y opposes, je suis presque déçue !

Kotomi avait souri, comme si elle pouvait enfin se détendre.

— Bon, je vais aller changer de vêtements ! avait-elle ajouté en se levant de sa chaise.

Le claquement de ses chaussons avait à nouveau résonné dans le couloir.

— Ça va ? m'avait demandé ma femme en me dévisageant.

— Oui... Ça va.

— Bravo, de l'avoir félicitée.

— Pas besoin de me dire « bravo » pour ça, avais-je répondu en me levant de table à mon tour. Je suis désolé, mais tu pourras lui dire que j'ai été appelé par le travail ?

— D'accord, je comprends. Mais demain, j'aimerais bien qu'on aille au cimetière tous les trois ensemble. Ne rentre pas trop tard.

J'avais enfilé ma veste et j'étais, sans plus tarder, sorti de la maison. Je ne savais absolument pas où aller, mais j'avais besoin de marcher pour me rafraîchir l'esprit.

J'étais ainsi arrivé au hasard dans un petit parc. Il y avait là deux balançoires, un toboggan, un bac à sable, quelques bancs et un point d'eau.

Je m'étais assis sur l'un des bancs, face aux balançoires. Il faisait sombre, les lampadaires étaient rares à l'intérieur du parc. Le regard fixé sur ces balançoires vides, je m'étais peu à peu replongé dans l'enfance de Kotomi.

— Accroche-toi bien !

— Voui ! Mais fais doucement, hein ?! Je veux pas que tu pousses fort d'un coup !

Kotomi faisait partie de ces enfants toujours craintifs, qui prennent leurs précautions même pour faire de la balançoire. Dire que cette sage petite fille allait bientôt se marier et partir vivre dans un autre pays...

J'avais relevé mon regard vers le ciel ; un voile de nuages le recouvrait. Impossible d'apercevoir une étoile, et encore moins la lune.

Le lendemain, j'avais pris le volant pour revenir du cimetière. Je devais déposer notre fille directement à la gare, sans repasser par la maison. Sur la banquette arrière avec Kotomi, ma femme lui donnait moult explications sur le contenu du sac en papier qu'elle venait de lui donner.

À quelques mètres de la gare, j'avais dû m'arrêter à un feu rouge.

— Kotomi... avais-je alors commencé après avoir jeté un rapide coup d'œil dans le rétroviseur central. J'ai une seule

requête à te faire. Je ne te demanderai pas une grande cérémonie de mariage, mais je voudrais au moins que nous puissions te voir, ta mère et moi, dans ta robe de mariée. Et si nous pouvions aussi saluer la famille de ton fiancé dans des circonstances appropriées... Un repas partagé entre les deux familles, par exemple, suffirait largement. Mais en tout cas, j'aimerais vraiment que tu fasses une petite cérémonie de mariage.

J'avais croisé le regard de ma femme. Ses yeux me lançaient des éclairs. « Qu'est-ce qui te prends, tout à coup ?! » semblait-elle me dire.

Kotomi n'avait pas répondu immédiatement. Un coup de Klaxon de la voiture derrière nous m'avait vite ramené à la réalité : le feu était passé au vert. Kotomi avait pris la parole à l'instant même où j'appuyais avec précipitation sur l'accélérateur.

— D'accord... Je vais lui en parler. Je ne sais pas encore ce qu'il va en penser, mais je te promets de faire tout mon possible. Je vous demande juste un peu de temps. Je vous appellerai une fois que tout sera prêt.

Sur ces mots, elle était repartie pour Tokyo.

Six mois environ s'étaient écoulés. Sans doute trop occupée par son travail, Kotomi n'était pas venue nous voir pour les fêtes de fin d'année. Avec ma femme, nous nous retenions d'évoquer le sujet. Pour être honnête, j'avais presque perdu espoir. C'est alors qu'une lettre était arrivée. Notre fille l'avait adressée à nos deux noms.

Il y avait, à l'intérieur, un carnet de vocabulaire et deux billets de train express.

— Qu'est-ce que ça signifie ?